

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Les secrets d'une enquête



(Photo Détective).

Le brigadier chef Cot, de l'identité judiciaire, examine sous la projection des rayons ultra-violet, l'étiquette fixée à la malle sanglante.

(Lire pages 4 et 5 les révélations de F. Dupin sur l'affaire Rigaudin.)



LA LANTERNE SOURDE

Un breilan de condamnés à mort

A quarante-huit heures d'intervalle, trois hommes ont été condamnés à la peine de mort : tout comme les jurés de Douai et de Bourges, les jurés de Paris se sont montrés impitoyables ; les campagnes de presse qui critiquaient sévèrement la traditionnelle indulgence des juges populaires parisiens ont produit un effet certain.

Lucien Laigros, le Terreur des chauffeurs de taxis, a comparu les 21 et 22 octobre devant la cour d'assises de la Seine.



Laigros et son défenseur, M^e Jacques Mourier.

Le 6 juillet 1928, dans un endroit désert, rue Prudhon à la Plaine Saint-Denis, il avait brisé avec une matraque la mâchoire du chauffeur Barthomeuf. D'un coup de poing, M. Barthomeuf fut tombé sur son agresseur et put se sauver.

Trois jours plus tard, dans un terrain vague, situé à 400 mètres du lieu de la première agression, on trouvait le corps d'un autre chauffeur M. Spriet, le crâne broyé par un énorme aggloméré de béton...

Laigros, rapidement identifié, avait sur lui, quand on l'arrêta le portefeuille de sa victime.

A Douai, l'ogre d'Haubourdin, renouvelant les exploits de Vacher, le berger économe de sinistre mémoire, avait étranglé et violé deux petites filles.

Charles Favreau, valet de ferme avait tué une jeune servante, Yvonne Lautap qu'il courtisait vainement.

L'assassin s'était acharné sur la malheureuse avec une férocité inouïe : dix-sept coups de couteau.

Le défenseur de Favreau, a trouvé, pour appuyer le pourvoi de cassation un motif original : le chef du jury, en lisant le verdict, aurait tenu la feuille des deux mains, au lieu d'appuyer la gauche sur son cœur...

Pour un début d'année judiciaire, ça n'est pas mal ! On ne peut manquer de se reporter à douze mois en arrière : l'an dernier, les femmes inauguraient la série sanglante : quatre furent condamnées à mort.

Le sexe fort a pris sa revanche !

EN REPORTAGE

Nous avons enfin reçu des nouvelles de Paul Bringuiet. Une carte postale de Venise, datée du 17 octobre, nous est parvenue, dix jours plus tard, dimanche 27. Quant à l'article et aux documents de notre envoyé spécial, dans quel « cabinet noir » ont-ils été retenus ?

Nous sommes obligés de remettre la publication de « Sous le Domino de Venise » au retour du reportage sensationnel que Paul Bringuiet est en train d'accomplir en Albanie et en Grèce, à la recherche du Roi des Montagnes.



La pierre sanglante

Une des charges les plus terribles contre Lucien Laigros, le Terreur des chauffeurs de taxi, que le jury de la Seine vient de condamner à la peine de mort, ce fut cette énorme pierre, agglomérée de béton sanglant, et auquel adhérait encore les cheveux de la victime.

Posée sur la table des pièces à conviction, l'Aquarium, la pierre était un rappel saisissant du crime. Les jurés la regardaient avec horreur...

Pendant les suspensions d'audience, on assista à un double manège : tandis que M^e Maurice Pua, avocat de la partie civile, prenait un malin plaisir à exposer bien en évidence le sinistre bloc de béton, M^e Jacques Mourier, le défenseur de Lucien Laigros, s'acharnait à cacher la pierre dans le papier qui l'enveloppait.

Et c'était à qui — des deux avocats — aurait la pierre à la dernière.



Oh ! Zut, alors !...

Lorsque fut prononcé le verdict de mort, Lucien Laigros conserva ce calme qu'il avait eu, au cours des débats.

Il ne parut même pas frémir à la lecture de cet article 12 du code pénal : « Tout condamné à mort aura la tête tranchée », qui provoque toujours dans le public un mouvement d'horreur...

Et se frotta, drolat sur le box, sa belle mèche relevée, les mains posées sur le rebord de chêne et quand les gardes l'emmenèrent, il se pencha vers son défenseur et à mi-voix lui dit : « Oh ! zut, alors ! »

Comme s'il s'était agi d'un procès perdu en justice de paix.



Une révolution.

Une fabrique de machines à écrire de Chicago vient de lancer une machine spéciale pour les lettres chiffrées. Elle annonce son invention dans les termes suivants : « Nous la recommandons tout spécialement aux amoureux, pour leur correspondance. Aucun père, même le plus perspicace, ne pourra dorénavant déchiffrer la lettre reçue par sa fille. Notre machine marque une révolution dans l'amour ! »



Condamné à quinze jours de vacances.

Dans les journaux anglais, nous trouvons ces deux cas singuliers, mais typiques pour la jurisprudence anglaise qui présente souvent un curieux mélange d'anachronismes juridiques et de bon sens humain.

Le tribunal de Leicester jugeait un pauvre cordonnier, José Taylor, coupable... de tentative de suicide.

L'inculpé expliqua que toute sa vie il avait travaillé de 4 heures du matin à 8 heures du soir, sans repos, sans connaître aucune joie, et qu'il n'en pouvait plus.

Le tribunal le condamna à... 15 jours de vacances, payés sur les fonds de bienfaisance.

A Radcliff, onze jeunes garçons avaient volé des pommes. Le tribunal décida qu'ils seraient fouettés publiquement par leurs pères respectifs dans la cour du Palais de justice... Mais les pères s'y étant refusés, la peine fut commuée en une amende de 5 schillings...



Jean Galmot journaliste

On reparle de Jean Galmot à l'occasion de l'instruction judiciaire sur les incidents électoraux de la Guyane.

Galmot avait eu des débuts modestes. Journaliste dans un quotidien du Sud-Est, il était le type du bon garçon, intelligent, sympathique, et surtout débrouillard.

Son table était la mystification. Mais il en fut lui-même victime à son tour lors d'un événement qui devait compter dans sa vie puisqu'il s'agit de son mariage.

Comme il avait fait annoncer sa prochain union, suivant un usage confraternel, dans les divers journaux du lieu, il n'en fallut pas davantage pour faire naître dans l'esprit de ses camarades l'idée d'un « bon tour » à lui jouer.

Chacun eut à se procurer le plus possible de cartes de visite et les plus remarquables des noms les plus retentissants. La chose n'est pas difficile quand on est reporter.

Et ce fut alors chaque soir la remise à Galmot d'une abondante cueillette de bistrots sur lesquels des écritures diverses avaient tracé des félicitations et des vœux. Il y en eut lui-même de ministres...

Galmot, qui était déjà sensible aux honneurs, eut, dur comme fer, à l'authenticité de cette manifestation de sympathie monétaire... Jusqu'au jour où la supercherie lui fut révélée.

Il s'empressa d'ailleurs d'en rire. Et, depuis, lui-même se plaisait à raconter l'histoire... sans préciser, bien entendu, qu'il en avait été la victime.

LES ENIGMES

Grand concours hebdomadaire

Voici la liste des gagnants de la 5^{me} Enigme

(565 réponses justes nous sont parvenues)

- 1^{er} prix (50 points), André BERGDOLL, 26, rue Camille-Desmoulins, CHOISY-LE-ROI, 1.000 francs.
- 2^{em} prix (40 points) Alexandre BOURGAREL, 16, place de la Batterie, MONTREDON-MARSEILLE, 500 francs.
- 3^e prix (35 points), Mme A. BERGDOLL, 26, rue Camille-Desmoulins, CHOISY-LE-ROI, 250 francs.
- 4^e — (30 points), Jean NEY, 60, rue Notre-Dame, NANCY, 150 francs.
- 5^e — (25 points), R. JOSSART, 66, rue de Cassel, LILLE, 100 francs.
- 6^e — (24 points), Emmanuel BOUTX, 122, avenue Derville, LAMBERSART (Nord), 50 francs.
- 7^e — (23 points), Emile MELET, inspecteur anthropométrie commissariat spécial, ALGER, 50 francs.
- 8^e — (22 points), Gaston LAMERINE, hôpital annexe maritime, service 2, HERCK-PLAGE, 50 francs.
- 9^e — (21 points), Godinez BIENO, 6, boulevard Paysan, SAINT-JEAN-MARSEILLE, 50 francs.
- 10^e — (20 points), Edmond MURATORE, 23, boul. Dubouchage, NICE, 30 fr.
- 11^e — (19 points), Eugène SAINTPERE, 17, rue de la Malrie, JEUMONT (Nord), 50 francs.
- 12^e — (18 points), Maurice GUILLEMAIN, Villa Marie-Thérèse, avenue Fould, TARBES, 50 francs.
- 13^e — (17 points), M. HROSSART, 10, r. Deux-Tours, BRUXELLES, 50 francs.
- 14^e — (16 points), GUERRE, 2, rue Mathias-Duval, PARIS, 50 francs.
- 15^e — (15 points), L. LEGRAND, 23, rue Saxe-Cobourg, BRUXELLES, 50 fr.
- 16^e — (14 points), Raymond LEULIET, 131, rue de Charonne, PARIS, 50 fr.
- 17^e — (13 points), Marcel PERRON, 8, quai de Bercy, CHARENTON, 50 fr.
- 18^e — (12 points), André CATHAN, 39, rue du Sergent-Bobillot, TOURCOING, 50 francs.
- 19^e — (11 points), Robert BAUDOIN, 9, rue des Bouvets, PUTEAUX, 50 fr.
- 20^e — (10 points), Jean LOISELEUR, 56, rue Gay-Lussac, PARIS, 50 francs.
- 21^e — (9 points), Maurice VALLÉE, 22, rue de Sévigné, PARIS, 50 francs.
- 22^e — (8 points), CARLETTE, 94, allée Million, PAVILLONS-SOUS-BOIS, 50 francs.
- 23^e — (7 points), Jean DELERM, boulevard Frédéric-Arnaud, SAINT-GIRONS (Ariège), 50 francs.
- 24^e — (6 points), Jean DEPLANGHE, 30, rue Joseph-Rey, GRENOBLE (Isère), 50 francs.
- 25^e — (5 points), Ernest SALAM, 58, rue Yves-Collet, BREST, 50 francs.

Lire, page 10, le règlement du concours, la huitième énigme et la solution de la sixième.

Surprise-party

Un millionnaire américain, qui organisait dernièrement dans son hôtel de New-York une fête dansante, promit aux invités de leur servir un repas de surprise absolument inédite.

« Que peut-on inventer encore ? » se demandèrent ses amis, blasés par les mises en scène fantasmagoriques de ce genre de « party ».

La soirée commença... Le champagne, les vins du Rhin, le Tokal coulaient à flots. Le maître de céans se promenait parmi ses invités avec un air mystérieux.

Soudain, un bruit sourd se fit entendre, puis des coups frappés avec force dans les portes, mêlés de cris toujours plus distincts. Un va-et-vient de domestiques effrayés... et deux minutes après, vingt policiers, revolver au poing, firent irruption dans la salle.

Une panique indescriptible s'empara de tout ce beau monde. Les gens se précipitaient de tous les côtés, en se bousculant, pour trouver une sortie. En vain. Les poli-



Une cave trop bien garnie.

Un riche commerçant d'Illinois, mort il y a quelques temps, laissait à sa femme, entre autres choses, une petite maison de campagne, inhabité depuis plusieurs années.

La veuve voulut la vendre, mais quand elle y vint en compagnie d'un notaire, elle y découvrit, à son grand étonnement, une cave contenant plus de 200 caisses d'excellent vin français.

Les agents de la prohibition ne tardèrent pas à apprendre l'existence de cette marchandise illégale, et voulurent la confisquer. Mais ils durent y renoncer, le vin ayant été acheté avant la mise en vigueur de la loi sur la prohibition.

Ils interdirent cependant à la propriétaire d'en sortir même une seule bouteille.

Aussi la pauvre femme ne sait-elle ce qu'elle doit faire : ouvrir dans sa cave un cabaret, boire elle-même solitairement son vin, ou attendre l'abrogation de la loi Volstead ?



Le Plagiat

Un journal allemand ayant entrepris une enquête sur le plagiat le poète Mocharles, a raconté dans sa réponse l'anecdote suivante :

Un jour j'ai reçu la visite d'un de mes amis qui vit sur ma table le manuscrit d'un poème. Il le lut, en fut enchanté et me dit : « Voulez-vous m'en faire cadeau ? » « Volontiers » lui répondis-je. Il emporta le manuscrit. Quelques mois plus tard parut un volume de vers de mon ami et j'y trouvais mon poème.

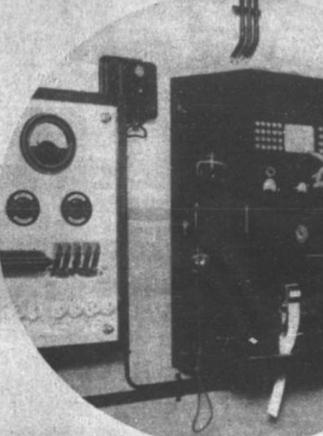
Mais puisque tu ne l'as donné répondit-il d'un air surpris...

PASSE-PARTOUT

L'ALMANACH 1930 DE DÉTECTIVE

sera la surprise de l'année.

1 Franc 25
DÉTECTIVE
10 pages
35, Rue Madame, Paris
Téléphone : LITTRÉ 32-11
George-Kessel
Directeur-Rédacteur en Chef



Berlin. (D'un de nos correspondants particuliers.)

Vous êtes chez vous, vous croyant en parfaite sécurité ; or, brusquement vous voici en présence d'un malfaiteur qui en vent à votre vie, ou à votre bien ; ou bien encore vous entendez le bruit d'une porte de votre appartement qu'un inconnu « travaille », qu'il ouvre peut-être, et vous comprenez tout de suite ce que cela veut dire. Vous êtes seul ; vous êtes sans armes ; vous êtes le sang vous répuque ; crier ? Il n'y faut pas songer : ce serait dans certains cas le plus sûr moyen de signer votre condamnation à mort et d'ailleurs, le plus souvent, vos appels ne seraient entendus ni de vos voisins ni de la rue.

Qu'allez-vous faire ? Que pouvez-vous faire ? A Paris, la chose est bien connue aujourd'hui, il suffit de s'approcher de son appareil téléphonique et de demander « Danton - Secours » — ce que « l'automatique » permet de faire sans bruit, c'est-à-dire à l'insu — s'il en est encore temps — du malfaiteur qui s'est introduit chez vous.

Eh bien, à Berlin on n'a pas voulu, sur ce point, demeurer en arrière de Paris : un service d'appel urgent à la police vient d'être organisé et sera progressivement perfectionné ; il fonctionnera depuis quelque temps, et voici comme.

Alors qu'à Paris, il y a 80 commissariats, Berlin en est pourvu de 165, dénommés « Polizeirevier », au siège de chacun desquels est établie une permanence de vingt agents.

Cette permanence est suffisante pour assurer le ser-

vice normal de la sécurité publique et privée ; mais il ne fallait pas songer à la faire participer de façon efficace à un secours pour les cas d'agressions à domicile, de cambriolages ou de tentatives d'assassinats, demandant une intervention immédiate. On a donc complété cette organisation par la création de détachements supplémentaires d'agents spécialisés dans l'aide à prêter aux personnes attaquées chez elles ; ces détachements ont été dénommés : « Überfallkommandos ».

Ils sont au nombre de huit, que l'on portera bientôt à 25. Leur existence est attestée et précisée dans l'annuaire téléphonique, dès la première page où l'on peut lire en caractères gras : K. 1 : Überfallkommando. C'est le numéro (K. 1) que les possesseurs du téléphone automatique doivent appeler en cas de danger. Certes, tout Berlin ne possède pas encore « l'automatique » et la transformation de l'ancien système ne sera achevée que dans deux ans ; mais d'ici là, et malgré cette insuffisance, tout le monde doit se sentir en sécurité, car avec l'appareil ancien à appel verbal il suffit de crier devant le parleur : « Überfall » pour que le téléphoniste, entendant cet appel, le transmette aussitôt à destination, en signalant son origine.

Supposons donc qu'en pleine nuit, inquisite par un bruit suspect et vous rendant compte, par exemple qu'un cambrioleur, vous croyant endormi, s'occupe dans une pièce voisine à dérober vos bijoux, vous avez réclamé le « K. 1 ».

Sans doute nerveux et agité, vous continuez de parler.

C'est une excellente institution que celle des « Überfallkommandos » ; elle est venue à son heure, alors que le nombre des cambriolages et des tentatives d'assassinats progressait de façon effrayante.

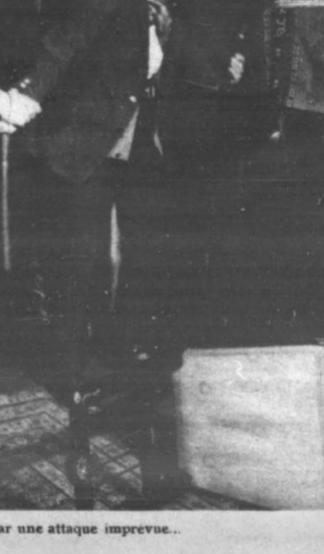
Au début, la nouvelle institution faillit donner lieu à quelques mécomptes.

Des gens pusillanimes avertissaient la police pour un rien.

Telle veuve qui, au sortir d'un bal, avait amené

est emmené au plus prochain poste de police.

W. DUESBERG.



« dormir certain que l'on s'empresserait de venir à votre aide. Que se passe-t-il ?

Alertés, les agents de l'Überfallkommando s'engouffrent dans l'automobile qui leur est réservée ; ils sont cinq, et en plus le chauffeur. Ils brûlent le pavé ; les voici à proximité de votre domicile ; afin de ne pas donner l'éveil au bandit ils arrêtent la voiture un peu avant et coupent les gaz ; puis ils foncent, rapidement mais à pas feutrés...

« Ici, un temps d'arrêt ; les rares personnes qui déambulent encore dans la rue à cette heure nocturne ne manqueront pas d'être surprises si elles prêtent attention à la manœuvre des agents ; ils sont tous penchés vers le sol ; leur regard scrute le trottoir, la chaussée, le caniveau s'il y en a un. Que cherchent-ils ? Tout simplement la clef de la maison !... »

Car une question importante est de savoir si l'appelant a eu le temps ou la possibilité de jeter sa clef par la fenêtre.

A Berlin, en effet, il n'y a pas de « cordon » comme à Paris. S'il vous arrive d'oublier votre clef, vous risquez d'attendre de longues heures dans la rue l'arrivée d'un gardien de nuit qui, grâce à son « passe », pourra vous faire rentrer dans votre domicile sur la présentation de vos pièces d'identité. Aussi, pour le sujet qui nous occupe, les « Überfallkommandos » recommandent-il de tenter le jet d'une clef dans la rue.

Mais la chose n'est pas toujours possible. Quand ils ont bien établi qu'elle n'a pu se faire, les agents n'ont plus qu'à grimper, comme ils le peuvent, le long du mur, jusqu'à l'étage où vous demeurez. Si rien n'est venu donner l'éveil à votre malfaiteur s'en empare et le réduire à l'impuissance rentre ensuite dans la règle habituelle du jeu des arrestations.

C'est une excellente institution que celle des « Überfallkommandos » ; elle est venue à son heure, alors que le nombre des cambriolages et des tentatives d'assassinats progressait de façon effrayante.

Au début, la nouvelle institution faillit donner lieu à quelques mécomptes.

Des gens pusillanimes avertissaient la police pour un rien.

Telle veuve qui, au sortir d'un bal, avait amené



un inconnu chez elle, cédant à un tardif regret, crut se sauver en appuyant follement sur le « K. 1 ».

Il y eut aussi de mauvais plaisants qui, ayant alerté la police, désignaient la fenêtre d'où le cambrioleur, prétendaient-ils, s'était échappé sur les toits ; alors les invités de se tordre en assistant aux efforts des braves Schupos, poursuivant un ennemi purement imaginaire.

Ne parlons pas de ces amoureux bouillonnants qui, en renversant le téléphone dans un transport excessif, firent, des policiers arrivés en hâte, les témoins involontaires de leurs ébats. Tout cela s'est vu. Mais cela a cessé aujourd'hui grâce aux amendes qu'il fallut payer séance tenante, toutes les fois que les « Überfallkommandos » ont pu établir la preuve qu'ils avaient été dérangés indûment.

Les statistiques officielles sont tout à fait favorables au système nouveau.

Dans un seul arrondissement il y a eu, en septembre dernier, 74 appels de détresse.

Sur ce nombre, quatre seulement étaient injustifiés.

Suivant les quartiers, la moyenne mensuelle des appels varie de 30 à 100.

A noter un détail curieux : quand la police est mandée à la suite d'une querelle conjugale — ce qui arrive assez souvent — elle se montre pleine d'indulgence et ne dresse pas procès-verbal.

En résumé, c'est la police à la portée de tout le monde, « à la portée de la main », pourrait-on dire avec plus de vérité encore. Dans la rue, un agent intervient de son chef quand bon lui semble ; avec le « Überfallkommando », c'est vous qui le faites venir quand vous voulez !...

W. DUESBERG.





(Photos Détective.)

Un préparateur soumet à des réactions chimiques des prélèvements suspects.

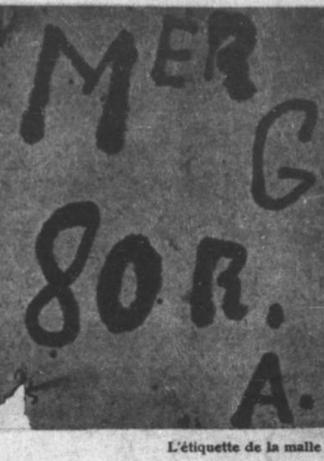


Ce sont les ligatures de la corde qui permirent d'en retrouver le fabricant.

le bonhomme, dont Rigaudin avait parlé à Guillaume, après l'assassinat de sa mère.
— Racontez-moi ça. C'est Guillaume, en effet qui avait dirigé cette enquête.
— Rigaudin était venu à la police judiciaire. Il passait en revue tous ceux qui pouvaient en vouloir à sa mère, lui en vouloir. Il nous raconta qu'un jour, il avait été suivi, filé, pendant des heures par un taxi. Et dans ce taxi, il y avait Almazian. A ce moment-là, Rigaudin ne voulait pas convenir qu'il était l'amant de Mme Almazian.
Petit, nerveux, mais le visage glabre et impassible, le commissaire Nicolle ne cilla pas.
Malgré l'éblouissement qui vient peut-être d'accélérer son pouls de chasseur, sa raison continue de se défendre contre les pièges des hypothèses trop fragiles.

De son vivant, Rigaudin était comptable ; il avait 86 patrons.
Tous vont défiler devant le commissaire Nicolle.
Ces interrogatoires servent au commissaire enquêteur à dégager, à rendre saisissante la figure, la personnalité de Rigaudin.
La plupart de ces hommes sont des commerçants, des industriels légèrement en marge du commerce et de l'industrie, de ces gens qu'un mot situe bien : les carambouilleurs.

Pour M. Nicolle, Rigaudin devient vrai exact. C'est l'homme qui manœuvre des comptabilités, dégage ses patrons de l'emprise du fisc, leur prête de l'argent, leur en emprunte, fait de l'usure et ne répugne pas au chantage, est la proie d'après créanciers et redoute des représailles.
C'est le tour d'Almazoff. Le policier questionne :
— Vous avez bien connu Rigaudin. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?



L'étiquette de la malle

— Je ne l'ai pas revu depuis le 15 août. La réponse est faite d'un ton calme et net.
L'un des patrons de Rigaudin, le fourreur Dünner est debout devant M. Nicolle.
— Rigaudin est venu chez moi, rue Chabanaï, le 9 septembre à 9 heures du matin. Il m'a dit : « J'ai une traite à payer de 6.200 francs, avant midi à la Société Générale. Je n'ai que 4.800 francs. Prête-moi 1.400 francs. » Je ne les avais pas. Je le lui dis. Il m'a quitté en me disant : « Je cours à la banque pour essayer de m'arranger. Je ne l'ai pas revu. »
Un coin du voile se déchire. A 9 heures du matin, Rigaudin vivait encore ; avait sur lui 4.800 francs.
Une nouvelle hypothèse, un nouveau piège s'ouvre sous les pas de Nicolle. Le crime peut avoir été commis par l'un des 86 patrons.
Mais pas plus que celle du crime politique, que celle de la vengeance anarchiste, que celle du crime passionnel, l'hypothèse du crime d'intérêt ne retiendra l'attention du commissaire qu'après vérification, contrôle, examen.

Les enquêteurs à Lille ont fini leur travail. La malle est maintenant dans le cabinet de M. Nicolle. Il examine le cerceuil d'osier. L'étiquette en carton sur laquelle ces mots : M. Goltchin, 80, r. de Paris, Lille, ont été tracés en lettres majuscules, volontairement et par une main maladroite. Il examine la toile cirée placée par l'assassin dans le fond de la malle pour que le sang ne traverse pas l'osier, la corde qui maintenait la toile cirée. Il examine aussi toutes les photos qu'on vient de lui remettre et qui furent prises par le service de l'identité judiciaire de Lille.

Une représentation Rigaudin couché dans la malle. Ses vêtements sont en désordre. Son pantalon est déboutonné.
Sournois, l'hypothèse du crime passionnel reprend corps.
Encore une fois, le commissaire l'écarte. Il a mieux à faire qu'à bâtir des hypothèses :
— Jeannot, au travail ! Vous voyez cette malle. Mesurez-la exactement. Prenez ces photographies ; celles-ci aussi de la toile cirée. Regardez bien tout cela, pendant que c'est ici, avant que j'en fasse cadeau à l'Identité.

L'Identité judiciaire — laboratoire du mystère — prend alors en charge la malle, la toile cirée, la corde pour un premier examen : l'examen des empreintes.
Malheureusement, ces objets ont été maniés sans précaution par des mains maladroites.
Les petits morceaux de cuivre des serrures, interrogés par les inquisiteurs de l'Identité : Amy et Cot, ne peuvent plus rien révéler. Des hommes aux mains grossières ont brisé leur voix...
Dix empreintes s'entrecroisent, se heurtent, chevauchent ; tout est broutillé.

...Et les jours passent...
Le brigadier Leroy entre un soir dans le bureau du commissaire.
— Patron ! — sa voix tremble — savez-vous ce que j'ai trouvé dans les papiers ramassés chez Rigaudin et que vous m'avez confiés ? Une note d'hôtel ; d'un hôtel de Moret-sur-Loing et qui m'a mené à Montmorency. Et savez-vous qui je retrouve là, avec Rigaudin ? Almazian !...
— Expliquez-vous, Leroy.
— Nicolle s'est dressé très pâle. Il sait bien que Leroy parle par images : qu'il n'a pas trouvé effectivement, en chair et en os, Rigaudin et Almazian à Montmorency, à Moret. Il sait que Leroy veut dire qu'il a retrouvé leurs traces à tous deux, à ces endroits.
La police toucherait-elle au but ?
— Expliquez-vous, Leroy.
A Moret-sur-Loing, le brigadier Leroy a appris qu'Almazian, sa femme, et Rigaudin avaient ensemble passé la journée du 23 août.
L'hôtelier, qui connaît Almazian, lui a confié : « Il m'a fait des infidélités, cet Almazian ; je sais qu'il va souvent maintenant à Montmorency. Il me l'a dit. »
— J'ai filé à Montmorency ; j'ai fait tous les



dont on effectue l'analyse.

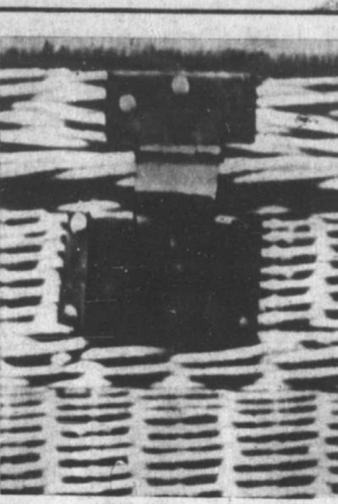
hôtels. A celui de l'Ermitage, j'ai appris (tenez-vous bien, patron) que le dimanche, 8 septembre, la veille du crime, Rigaudin est venu ; qu'il a passé la soirée avec les Almazian ; qu'il a couché à l'hôtel ; que le lundi matin, Almazian et Rigaudin sont repartis ensemble pour Paris.
Nicolle broie ses mains sous son bureau. Il lutte contre la tentation de considérer le mystère virtuellement résolu. L'intelligence domine l'instinct. Réassais, c'est avec calme qu'il ordonne :
— Ne nous emballons pas. Faites-moi chercher l'hôtelier. Je veux l'interroger.

C'est la bonne passe pour le commissaire. L'inspecteur Jeannot a retrouvé le fabricant des serrures de la malle. Leur modèle n'est en service que depuis le 1^{er} juin. Le cerceuil d'osier a donc été vendu après cette date, ce qui limite les investigations.
Jeannot connaît maintenant tous les fabricants de mallets qui utilisent ces serrures. Bien mieux, il sait que tous ne se servent pas de mêmes clous pour river les serrures. Un seul emploi des clous identiques à ceux des serrures de la malle sanglante. Sur la photographie que Jeannot lui avait présentée, il avait cru reconnaître ces clous. L'inspecteur voulait une certitude à conduire le fabricant à l'Identité judiciaire, devant la malle. Pas de doute, le fabricant est formel : « Ce sont mes clous ; c'est donc de mes ateliers que cette malle est sortie. »
Ce fabricant, entre le 1^{er} juin et le 9 septembre a livré des mallets semblables à 43 clients.
L'inspecteur Jeannot les a vus un à un. Certains n'avaient encore rien vendu ; à éliminer. D'autres avaient des clous si bien tenus qu'ils savaient à qui, à quelle date, ils avaient livré des mallets et ces acheteurs, interrogés par Jeannot, étaient hors de tout soupçon.

Restaient enfin les commerçants qui ne pouvaient fixer ni le jour exact de la vente, ni le nom de l'acheteur.
Parmi ces derniers, il est un marchand établi, avenue Jean-Jaurès, près du domicile d'Almazian ; un autre, boulevard Beaumarchais, près du magasin d'Almazian, rue Saint-Gilles.
Almazian encore ! Almazian, toujours !

Un voyage qui tentait depuis longtemps Nicolle est devenu nécessaire : les premières constatations ont été mal faites à Lille ; le rapport du médecin-légiste est incomplet.
Le jeudi 27 octobre, 37 jours après le crime, M. Benoist, M. Nicolle et le jeune sous-directeur de l'Identité Judiciaire M. Amy, partent pour Lille. Ils reviennent avec la chemise déchirée de Rigaudin et son faux-col ensanglanté qui vont faire l'objet d'un examen minutieux. D'ores et déjà il est certain qu'il y eut lutte, que le sang a dû jaillir avec violence.

Les trois enquêteurs sont rentrés à Paris, le soir même. Le lendemain matin, à 9 heures, le commissaire Nicolle ordonne qu'on aille chercher Almazian.
C'est la première phase d'un interrogatoire dramatique. Toute la défense d'Almazian s'appuie sur des mensonges. Acculé, il avouera avoir menti en disant que depuis le 15 août, il n'avait pas revu Rigaudin. Il avouera avoir menti en disant qu'il est rentré à Montmorency à 7 h. 15 du soir, le lundi, alors qu'il n'y est revenu qu'à 21 heures.
Il donne un emploi de son temps pendant la journée du 9 septembre que personne ne peut ni infirmer ni contester. Il serait resté toute l'après-midi, dans son arrière-boutique, à étudier le code de la route.
M. Nicolle se lève : « Allons rue Saint-Gilles. »
Dans la boutique de la rue Saint-Gilles, des ombres se meuvent. Par instants, des éclairs de magnésium éclairent le magasin et l'arrière-boutique. C'est alors qu'on distingue les enquêteurs et au milieu d'eux Almazian, très pâle mais très crâne.
Les inspecteurs de l'Identité judiciaire examinent à la loupe les murs, la porte vitrée tachée de petites éclaboussures brunes. C'est du sang.

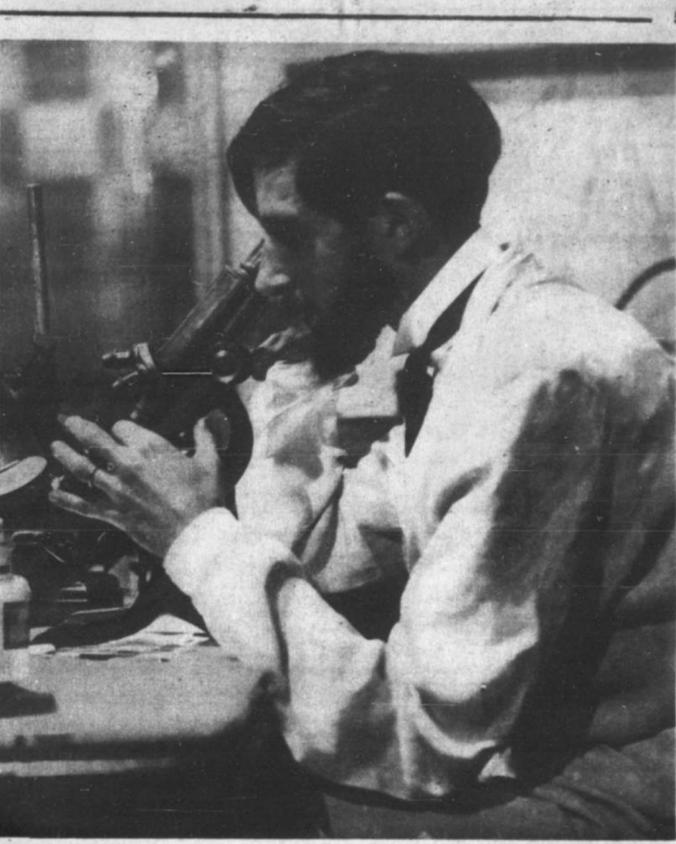


Ce sont les clous et la serrure de la malle en osier qui permirent de retrouver le fabricant.

Au mur, aussi, à une hauteur de 1 m. 80, et sur une surface de deux mètres carrés, le sang a giclé.
Sur la mosaïque de l'évier, M. Amy vient de découvrir un petit morceau d'ouate auquel adhère un tout petit éclat de bois. Soigneusement, il place ce « témoin » dans un tube de verre.
Des morceaux de carton, un bout de fil de fer, une bouteille d'encre sont emportés. C'est sur eux que comptent maintenant les policiers. Sur eux et sur les traces sanglantes qui sont prélévées.
Ce soir, M. Amy annoncera au directeur de la police judiciaire : ce sang est du sang humain, les traces n'ont pas plus de deux mois d'existence.

Moment dramatique !
Le commissaire Nicolle n'a pas les preuves matérielles de culpabilité qu'il recherche depuis plus de six semaines avec une farouche obstination.
Pourtant, il ne peut s'empêcher de tomber — volontairement cette fois — dans le dernier piège que lui tend le destin ; les réticences, les contradictions, les mensonges d'Almazian ne lui permettent pas de laisser cet homme en liberté.
Le samedi 19, à 1 heure du matin, la mise en état d'arrestation est décidée...
Le lendemain, le juge d'instruction inculpe Almazian d'homicide volontaire.

Autant pour disculper un innocent que pour accabler un criminel, la société dispose d'armes autrement terribles — parce qu'invisibles — que les poings enervés de quelques inspecteurs.
Chaque matin, par le petit escalier où fut assassiné Bayle, M. Amy accède au laboratoire de l'Identité, situé à l'étage au-dessus de la police judiciaire.



M. Amy, le sous-directeur de l'Identité Judiciaire, étudie sous le microscope des prélèvements effectués sur les giclures de sang.

Le commissaire Nicolle a fourni au laboratoire du Mystère et à ses maîtres, la nourriture qu'il faut à leurs engins subtils : les faibles indices qu'il a recueillis se transformeront-ils en preuves plus accablantes que n'importe quel aveu ?
Et pourtant !... Et pourtant !...
Même si tous ces points étaient confirmés ; même si Amy pouvait établir que le sang trouvé rue Saint-Gilles possède les mêmes analogies que le sang de Rigaudin ; même si Cot prouvait que l'étiquette, l'encre, le fil de fer offrent les mêmes caractéristiques ; oui, même avec tous ces atouts, le commissaire Nicolle ne se tiendrait pas pour satisfait.
On pourrait en effet lui objecter que les coïncidences sont troublantes, mais qu'elles ne sont que coïncidences. Mais il a un fait matériel, qui peut être décisif, en réserve...
Vous souvenez-vous qu'à un morceau d'ouate, projeté sur la mosaïque de l'évier, dans l'arrière-boutique de la rue Saint-Gilles, adhérait un éclat de bois ? Les Maîtres du Mystère, après un rapide examen ont déclaré :
— Cet éclat de bois, c'est de l'osier.
M. Nicolle s'était aperçu déjà que l'assassin avait dû forcer le couvercle de la malle pour fermer les serrures. Une claie avait cédé. Un morceau de l'osier éclaté, sous la pression, avait dû partir comme une catapulte, entraînant un peu de l'ouate qui enveloppait la tête sanglante de Rigaudin.
Amy, Cot et leurs aides devront entreprendre un fantastique jeu de puzzle.
Ils agrandiront au microscope et photographieront chaque centimètre carré du couvercle de la malle.
Si le morceau d'osier adhérent au tampon d'ouate retrouve sa place dans la claie éclatée, un infime petit aura déterminé la preuve irréfutable que le commissaire Nicolle n'a pu encore parvenir à obtenir.

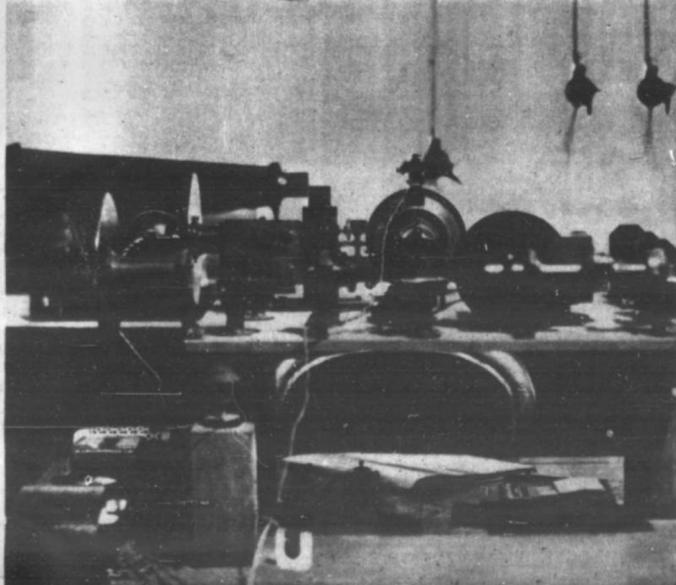
Les travaux du laboratoire du Mystère sont précis. Ils ont l'impossibilité de toutes les études scientifiques et leur implacable rigueur. Les nerfs n'agissent plus ; plus d'embûches, plus de pièges.
Les dénégations, les mensonges s'écroulent pitoyablement devant ce terrible justicier ; l'objet, souvent aux chimistes obscurs et probes, qui ne savent même pas, le plus souvent, si leurs travaux sont destinés à perdre un coupable ou à sauver un innocent.
Mais, là aussi, la solution ne peut être immédiate.
Il faudra près d'un mois à l'Identité judiciaire avant que ne s'ouvrent toutes grandes les portes d'où partira l'accusation précise ou la preuve absolue.
Mois terrible pour l'inculpé. Mois qu'utiliseront les policiers — ces chasseurs d'hommes — pour fouiller les fourrés ténébreux où victime et assassin ont débattu leur étrange vie, durant les heures matinales du 9 septembre 1929.

ORSQUE à côté du cadavre trouvé dans la malle, à Lille, le 12 septembre dernier, on découvrit des papiers permettant d'identifier aussitôt la victime, la police crut ne pas devoir tarder à arrêter l'assassin. L'expédition d'un corps dans une malle avait toujours été le fait d'un criminel primaire, occasionnel, dont les maladroites avaient toujours permis une orientation rapide des recherches. Gouffé, Bessarabo, pour ne citer que ceux-ci, ne paraissent-ils pas des exemples-types ?
Or, jours après jours, après plus de six semaines, le mystère du cerceuil d'osier apparaît comme l'un des plus délicats qu'il fût jamais donné d'éclaircir.
Il a posé, il pose une telle série de problèmes sans précédents dans les annales judiciaires que les polices des pays étrangers suivent avec une attention passionnée le déroulement du film angoissant qui prendra place dans leur documentation.

Au moment où, se superposant au drame principal : l'assassinat de Rigaudin surgit l'affaire Almazoff qui menace de jeter le discrédit sur le rouage le plus complexe de la police française — la Police Judiciaire — Détective se devait d'exposer le mécanisme de la machine à découvrir les coupables, de dévoiler les détails de l'enquête qui aboutit à l'arrestation du tailleur de la rue Saint-Gilles.
Aucun Conan-Doyle n'est en mesure d'imaginer cet « à la manière de Sherlock-Holmes ».

Avant tout une remarquable, unique coïncidence : la mère de Rigaudin a été assassinée quelques mois auparavant, et le meurtrier reste inconnu.
Le double assassinat de Mme Blanc, l'anarchiste malthusienne et de son fils doivent-ils être liés, le second découle-t-il implacablement du premier ?
Sur l'heure, le commissaire Nicolle, chef de la brigade spéciale de la Police Judiciaire, démasque le piège, le premier d'une série où tout autre qu'un policier scientifique pour qui les seules preuves matérielles importent, hâterait par tomber. Lui se refuse à déduire, à formuler la moindre hypothèse avant d'avoir achevé les travaux préliminaires à toute enquête : constatations, autopsie, perquisitions et auditions des témoins.
Minutes les plus précieuses que ces premières constatations anthropométriques, que l'autopsie du cadavre de Rigaudin. Mais tout se passe à Lille. Le commissaire Nicolle ne peut y prendre aucune part. En attendant qu'on lui fournisse les rapports, il commença par perquisitionner au domicile de la victime.
— Leroy ! mon vieux, ouvrez l'œil. Ne laissez rien dans l'ombre. Vous n'en êtes pas à votre première « perquis » ? Prenez la chambre à coucher. Je m'occupe du cabinet de travail et de la salle à manger.

LES SECRETS



Le spectrophotomètre d'Yvon.



— Viens, je t'attends dehors dans un taxi...

Voici la suite du grand reportage de J. Kessel sur les secrets et les drames du Montmartre que ne montrent pas les guides, le Montmartre mouvant et dangereux que ne désignent pas les indicateurs du plaisir.

Le tueur

BARBOU le Corse me fut présenté une nuit place Pigalle, par un journaliste connu.

Ils venaient du même village et avaient joué ensemble toute leur enfance. Cela suffisait pour qu'entre eux ces deux hommes, qui n'avaient rien de commun que le sang, l'amitié durât toute la vie. Telle est la force du souvenir chez les gens de l'île où l'affection et la haine se haussent à un état passionnel.

Barbou était de taille courte, d'épaules larges. Ses mains me parurent terribles, par leur minceur, leur rapidité, leur sécheresse. Ses yeux aussi, tellement ils étaient enfoncés et fixes.

Je n'éprouvais aucune attraction pour cette figure décharnée, mais lui, parce que son compatriote me témoignait une sympathie entière, il m'adopta. Je veux dire par là que, nous quittant vers trois heures du matin (pour aller à ses affaires, spécifia-t-il), il me dit :

— Si jamais vous avez un coup dur dans les environs, il faut me le faire savoir.

Il me donna le nom et l'adresse du café où il tenait ses soirées nocturnes, releva le col de son manteau et s'éloigna.

— C'est curieux, dis-je à mon ami le journaliste, je connais d'autres hommes de Montmartre qui ne sont pas plus saints que celui-là, et à qui je n'hésiterais pas à faire appel pour une bagarre, mais lui, non.

— Tu as raison, fit mon ami. Barbou frappe rarement, mais, en général, quand il frappe... il tue... Il doit avoir une demi-douzaine d'hommes en terre. Remarque bien qu'il n'a jamais tiré un coup de revolver ni donné un coup de couteau par intérêt. Questions de femmes,

d'honneur, de rancune ou de dévouement — voilà ce qui l'a conduit.

A Montmartre, on est sûr, tôt ou tard, de se retrouver. Je ne pensais plus à Barbou lorsqu'il me héla de la terrasse d'un café. Deux femmes, qui étaient assises en face de lui, se levèrent à mon approche. Je voulais les retenir, mais il m'en empêcha en déclarant :

— Laissez, laissez donc. Elles s'en vont toujours quand les hommes causent. Elles sont bien élevées.

Les deux femmes se séparèrent et chacune d'elles, professionnellement, prit un côté du boulevard Rochechouart.

— Vous accepterez bien une bonne fine, dit Barbou, c'est la mienne, je vous la garantis.

Je n'ai jamais refusé la politesse d'un hors-la-loi. Je m'attalai donc aux côtés de Barbou et nous parlâmes voyage. Il avait fait son service en Afrique comme bataillonnaire, avait vécu longtemps dans les bas-fonds d'Alexandrie, connaissait fort bien l'Amérique du Sud.

Comme il comparait les divers régimes pénitentiaires de ce continent, un homme brun et pâle sortit du café. Barbou ne répondit pas à son salut plein d'humilité et lui cria :

— Tu diras bonjour de ma part à la Grande Maison, salope.

L'autre, comme s'il n'avait pas entendu, pressa le pas, disparut.

— Je n'en rate pas un, grommela Barbou. Puis, voyant que je ne comprenais pas, il me dit, tandis qu'un feu dangereux allumait ses yeux troubles et fixes :

— Un indicateur.

Il réfléchit quelques instants, reprit son calme et continua :

— A la police voyez-vous, je n'en veux jamais. Ils font leur métier et je me rends compte que la société en a besoin. Parce que si tout le monde était comme moi, naturellement il n'y aurait plus de vie possible. Et pourtant les poli-

NIGHTS OF PARIS



Au son de ces rythmes effrénés, on boit sans mesure...

(Photos Détective)

ciers m'ont cassé deux côtes et les poignets. Mais ça, c'est le jeu, c'est régulier. Tandis que les autres, les mouches, il n'y a pas de pardon pour eux. Remarque bien que ce que j'en dis c'est pour la morale, car moi ils y regarderont deux fois avant de me donner.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Je vais vous le dire et vous pourrez même le répéter. Plus ça se saura, plus je serai tranquille de ce côté-là.

« La guerre venait de finir. J'en revenais, comme tout le monde du front, plus pauvre que je n'y étais entré. Il fallait se refaire une situation par les moyens que j'avais à ma disposition. Vous devinez lesquels, je n'insiste pas.

« Bref un jour que je vendais un bracelet, qui ne m'avait pas coûté cher, à un petit receleur de rien du tout, le crapaud me donna. Je m'en tirai avec un an, ma première et ma seule condamnation en France. Quand je sortis, je n'avais qu'une idée : buter le vendu.

« Ça n'était même pas une idée, mais une certitude, du courroux.

« Seulement lui, qui avait dû se renseigner sur mon caractère, il avait compris la chose et, deux mois avant ma libération, il avait vendu son fonds et disparu.

« Entre gens de Montmartre on a sa police aussi, pas plus mauvaise que l'autre. J'appris bientôt que le receleur avait monté une bijouterie au Venezuela. Je vous l'ai dit, c'était un petit bonhomme de rien du tout, pas même intelligent pour sa peau. Il n'avait pas pensé qu'au Venezuela c'est plein de copains qui se sont tirés du baigne et qu'on a ici des rapports suivis avec eux. Alors, quand il me vit, trois mois après, entrer dans sa boutique à Caracas, il ne comprit pas. Mais il devint blanc comme jamais j'aurais cru qu'on puisse l'être et il n'y avait plus rien dans sa tête, dans son corps que la frousse, la frousse qui vous livre un homme à merci.

« J'avais pensé à l'étendre sur son comptoir, mais voyant ça j'en profitai pour faire mieux. Je lui dis de monter dans la voiture du camarade qui m'avait amené. Il monta comme une souche. Ne vous en étonnez pas. Il avait trop peur. Il était à moi. Je le conduisis en dehors de la ville et lui coupai la langue... Il paraît qu'il n'en est pas mort. J'aime mieux ça... »

Ce qui m'avait le plus frappé dans ce récit rapide et débité avec une implacable simplicité n'avait pas été la cruauté de la vengeance — d'un homme qui avait les yeux et les mains de Barbou je m'attendais à la plus lucide sauvagerie — mais l'abandon de la victime. Cette sorte d'hypnose qui l'avait forcé à suivre celui qu'il avait dénoncé et qui — il le savait — venait chercher sa vie, me paraissait incroyable.

Mon interlocuteur le sentit.

— Hé, cher monsieur, dit-il, on voit bien que vous n'avez pas vécu sans cesse en équilibre entre une balle dans le ventre et un couteau au milieu des épaules. Sans cela vous sauriez qu'un homme vraiment déterminé n'en impose pas seulement à un, mais à dix autres et que celui qu'il a condamné, lorsqu'ils se rencontrent, s'il n'en a pas dans le buffet autant que lui, devient un cadavre avant qu'on l'ait touché.

— Demandez donc à Marc-Antoine.

(C'était le directeur du luxueux établissement de nuit où j'avais retrouvé Béatrice).

« Il a réussi comme il le mérite et il se tient

tranquille, mais ça été un terrible lui aussi. Et un ami comme il n'y en a plus.

« Tandis que j'étais au Venezuela, le chef d'une bande de Bordelais qui tenaient tout un café m'a injurié des pires noms. Marc-Antoine est allé dans leur café et, devant tous ses hommes, il l'a traité de fille et l'a giflé à tour de bras. Il y avait vingt pétards prêts à partir. Mais il avait le sien au poing et puis il avait les yeux que vous lui connaissez. On ne l'a pas touché.

« Et tenez, pour vous dire encore, quand je suis revenu, j'ai su l'histoire, j'ai cherché le Bordelais, mais il se cachait bien. Une après-midi, par chance, comme nous remonions, avec Marc-Antoine, le faubourg Saint-Denis, nous le croisons. Demi-tour et on l'encadre. Le garçon qui, pourtant, était courageux, je vous le jure, s'est si bien senti perdu qu'il a sorti son revolver et qu'il a tiré au hasard dans la foule. Il en a pris — avec ses antécédents — pour six ans de réclusion. Il n'avait trouvé que ce moyen-là de sauver sa peau.

« Croyez-moi : la détermination, c'est tout. Il jeta un coup d'œil perçant sur l'lettror illuminé, paya les consommations et, soulevant son chapeau :

— Vous aurez la bonté de m'excuser, dit-il, mais je vois qu'une de mes femmes est en discussion. Faut que j'aille voir.

Le petit cerceuil

Deschamps avait été, pendant la guerre, un de mes meilleurs camarades d'escadrille ; comme, resté dans l'armée, il avait été envoyé en Syrie, je l'avais perdu de vue.

Je le retrouvai, capitaine aviateur en permission, un soir à la sortie du Moulin-Rouge.

— On boit une bouteille, vieux ?

Nous allâmes dans le dancing de Marc-Antoine. La salle était, comme à l'ordinaire, toute remplie des plus élégants fêtards des deux Amériques.

et bien qu'il ne fût que minuit, la gaité se trouvait déjà portée à un degré de tension assez vif.

Parmi la foule déchainée deux hommes se distinguaient tout de suite par leur calme et leur sobriété. Je reconnus Guy et Barbou le Corse en smoking. Ils me saluèrent imperceptiblement.

Je traçai rapidement leur portrait à Deschamps. Il ne fit aucune difficulté pour prendre place à côté d'eux.

— Si tu nous vois ici et fringués en hommes du monde, c'est pour le plaisir de rendre service, me dit Guy. Figure-toi qu'hier deux Américains, ivres morts, ont fait du scandale. Marc-Antoine les a fait sortir poliment. Ils ont promis de revenir le soir en bande, et de tout casser. Marc-Antoine ne nous en a pas causé, mais tout se sait à Montmartre. Alors Barbou et moi on est venu voir.

Une heure se passa à boire du champagne et à converser paisiblement.

Guy, qui a de l'intuition, s'aperçut que Deschamps s'ennuyait.

— Tu as tort de rester avec nous, me dit-il. Le capitaine est en permission. Il lui faut une femme. Allez donc faire un tour au bar. Balancé comme il est et avec ses bananes ça ne traînera pas.

Nous suivîmes le conseil. Fardées, fébriles, animées par la musique, l'espoir du gain, l'alcool, les drogues, une dizaine de danseuses jaccassaient dans la petite pièce où le barman que j'avais connu comme cuisinier militaire à Vladivostok (on trouve tout l'univers à Montmartre) préparait des cocktails décisifs.

Une jeunesse toute neuve brilla sur le visage de Deschamps. Il n'avait pas changé. Il n'aimait toujours que deux choses au monde : un avion rapide et une jolie fille.

Je le vis bien encore ce soir-là, car nous avions à peine commandé nos boissons qu'une femme sourit à Deschamps. Il fut visiblement ébloui par sa beauté et je partageai son sentiment. Elle avait beau être maquillée avec outrance, son teint

avait cette fraîcheur éclatante, sa peau cette matière de fruit que l'on ne trouve jamais, quelle que soit leur jeunesse, aux habitués des établissements nocturnes.

Deschamps lui offrit un verre. Elle l'accepta sans un mot, d'une inclination de tête, et l'avalait sans reprendre haleine. Puis elle prononça rapidement une phrase dans une langue incompréhensible. Mais à sa voix nous nous aperçûmes qu'elle était très ivre.

Deschamps lui posa une question en français. Pour toute réponse elle sourit de ses dents étincelantes. J'essayai en russe. Elle balbutia quelques mots dans cette langue, mais à peine intelligibles et déformés par un accent très dur. Puis ce fut elle qui se mit à nous parler en allemand, mais ni Deschamps ni moi ne l'entendions. Heureusement elle connaissait l'anglais aussi et nous pûmes tant bien que mal engager la conversation.

Sur ces entrefaites Marc-Antoine vint me serrer la main et je lui demandai des renseignements sur sa nouvelle danseuse.

— Tu te trompes, me dit-il, je ne la connais pas. Elle est venue ici pour la première fois ce soir. Elle a bu et payé une dizaine de breuvages.

Il la considéra fixement et conclut :

— Mais elle reviendra et finira comme les autres. C'est une cafardière.

— Tu vois du drame partout, répliquai-je en riant. C'est tout simplement une étrangère qui s'amuse. Et Deschamps va en profiter.

Marc-Antoine hochait la tête, regarda encore la jeune femme.

— Je le lui souhaite, dit-il.

Cependant Deschamps avait appris que sa conquête s'appelait Ilda et qu'elle était Finnoise.

L'exiguïté du bar et la presse se prêtèrent mal au développement d'une aventure sentimentale que Deschamps, selon ses habitudes, voulait ardente et prompt. Il proposa de changer d'endroit. Ilda y consentit avec un enthousiasme bruyant, demanda une boîte russe. Nous en trouvâmes une dans la rue voisine et comme chacun de nous avait les nerfs surexcités, les triziganes, toujours à l'affût de la fête débridée, se déchainèrent.

Leurs guitares avaient des voix, leurs chant, des flammes. L'ivresse, le désir, le désespoir, l'évasion et le sang animaient tour à tour leurs mélodies. Au son de ces rythmes effrénés on boit sans mesure. Mais malgré l'habitude que je puis avoir de ces orgies dévorantes, la façon dont Ilda s'enivrait m'épouvanta. Les serveurs avaient à peine le temps de remplir son verre. Elle mélangeait le champagne au kummel et à la vodka. Ses yeux s'élargissaient de plus en plus, et on ne pouvait savoir maintenant s'ils brillaient de ravissement ou de détresse. Une épaulette de sa robe glissait sans cesse et, si Deschamps ne l'avait pas surveillée, elle eût été nue jusqu'à mi-corps sans s'en apercevoir. Ses mains fiévreuses éparpillaient les fleurs et tordaient les fourchettes.

Quand mon camarade lui embrassait la nuque ou l'épaule, elle éclatait d'un rire hagar et sensuel, mais s'il essayait d'atteindre ses lèvres, elle grinçait des dents avec colère et presque avec cruauté.

Deschamps s'échauffa vite à ce jeu et pressa Ilda de se laisser accompagner par lui. Elle parut d'abord ne pas comprendre, puis se mit à hennir

LE MONTMARTRE



Les triziganes toujours à l'affût de la fête débridée.

(je ne trouve pas d'autre mot pour le rire qu'elle eut), avala coup sur coup deux verres pleins de son affreux mélange et se leva. Mais avant d'atteindre le seuil, la tête lui tourna. Il fallut que Deschamps la soutint de ses deux bras robustes.

— A demain, me cria-t-il.

Un guitariste vint s'asseoir à côté de moi, un chanteur en face et j'oubliai tout au monde. Si bien qu'au bout d'un intervalle de temps que je fus incapable de déterminer, la porte de l'établissement battant avec fracas, je ne levai même pas la tête.

Mais j'entendis soudain la voix de Deschamps :

— Paye vite et viens, je t'attends dehors dans une voiture.

Son accent était si impérieux, son visage si pâle, toute sa contenance si étrange chez un homme de sa trempe que je fus dégrisé d'un coup. Et puis n'avait-il pas la main droite bandée d'un mouchoir à travers lequel le sang perçait ?

Je le rejoignis en quelques secondes, c'est-à-dire que je sautai dans un taxi dont la portière était ouverte.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— N'importe... Tournez en rond, chauffeur, cria-t-il.

Ce fut alors seulement que j'aperçus une forme inerte et vague tassée sur la banquette. Je murmurai :

— C'est... ?

— Oui, Ilda, interrompit Deschamps avec nervosité ! Tu peux parler à haute voix, elle n'entend pas.

— Mais je n'ai rien à dire... c'est à toi... ?

— Oui, oui, tu as raison... Et tandis que le taxi roulait sous les feux crus des établissements de joie, mon camarade me fit le récit que je rapporte fidèlement :

— J'avais bien vu qu'Ilda était saoule, mais je m'en réjouissais plutôt, pensant que mon attaque réussissait plus vite et que nous dormirions bien après. Je commençai donc de l'embrasser plus sé-

rieusement dans la voiture, calculant que, arrivé avenue Victor-Hugo où elle m'avait dit occuper un appartement meublé, je n'aurais plus qu'à cueillir. Elle se laissa faire, en riant, en riant toujours comme une folle. La place des Ternes, l'Etoile, nous étions à trois minutes de chez elle.

A ce moment, comme je la serrais d'un peu plus près, elle me prit la main et me mordit la paume à m'enlever la chair. Je crois d'ailleurs qu'elle en arracha un morceau, car elle cracha mon sang aussitôt. Des dents de louve... Je ne sais ce que j'aurais fait si le taxi ne s'était pas arrêté à ce moment et si elle ne m'avait pas entraîné, sans dire un mot, mais tremblante, grelottante, éperdue. Je la suivis, dompté. Ma main laissait une trace sombre sur le tapis de l'escalier. Au bout de trois étages, elle tira une clef dans son sac, et bien qu'elle fût mortellement ivre, se mit à ouvrir sa porte avec des précautions, avec une douceur qui donnait le frisson. Enfin elle la repoussa et sur la pointe des pieds, oubliant ma présence, entra dans la salle à manger. Sur la table il y avait une petite caisse... D'abord je crus mal voir... et puis... et puis... c'était bien cela : un tout petit cerceuil, avec un tout petit enfant mort... Ilda se retourna et je sentis qu'elle allait rire de nouveau... Je ne me contrôlai plus. Je lui colai ma main rouge sur la bouche... je la tirai dehors, claqué la porte — oh ! ce bruit, mon vieux, ce bruit — et la ramenai là où je l'avais quittée... Elle s'est endormie aussitôt. Elle est assommée par tout ce qu'elle a bu... Qu'allons-nous faire?... Après avoir beaucoup réfléchi, nous la portâmes dans un hôtel qui était tenu par un ami de Guy.

— Laissez-la dormir tout son saoul, dit Deschamps. Elle se réveillera toujours assez tôt.

Depuis j'ai souvent revu Ilda. Elle est danseuse chez Marc-Antoine.

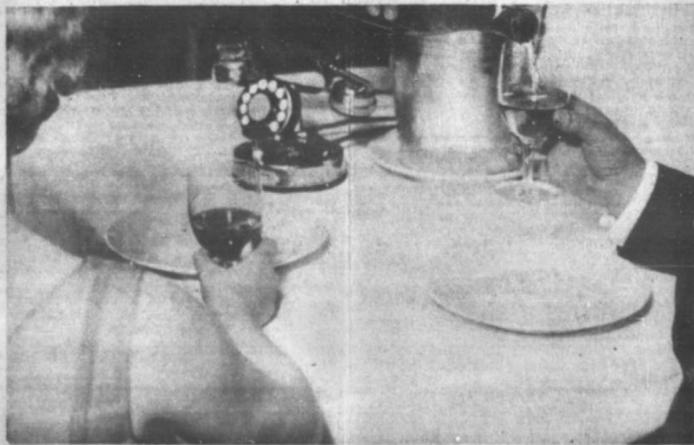
(A suivre.)

J. KESSEL.

Copyright by J. Kessel, 1929.



On finit toujours par se rencontrer à Montmartre.



Les serveurs avaient à peine le temps de remplir les verres.



Nous trouvâmes une boîte russe dans la rue voisine.



Nous avons fait de longues stations au Rotterdam-Bar.

(De notre envoyé spécial)

Le Virginie était arrivé le matin même, apportant dans ses flancs une ample cargaison d'émigrants...

Une vieille femme, assise sur la porte, côte à côte avec le garçon de l'auberge, nous fit un sourire...

Le secret des cloîtrées.

Une grasse commère décrépie et une forte fille, celle-là rougeaudes et bien portante, étaient les deux seules femmes qui, dans l'établissement...

LES CLOÎTRÉES



La fameuse rue des Galions...

Mais les filles ne savent pas toujours le sort qui les attend!... Tu vas te libérer, dis-je. Ça va durer combien de temps?



Elles font de la couture...

« homme » à qui elles ne rapporteront plus rien. — Tu vas te libérer, dis-je. Ça va durer combien de temps?



Rue Saint-Jacques.

LES DU HAVRE



ou une belotte. (Photos A. F., Le Havre.)

quand elle arrive à table et qu'il est nécessaire de respecter, de considérer et de servir comme une souveraine, de Monsieur, qui est le grand arbitre...



Il fallait passer à gauche pour entrer à la Grosse Tonne.



... où se tiennent les « monastères ».

en chansons, en discussions, en batailles. Un navigateur saoul, avait saisi une fille par ses cheveux et la frappait, parce que, pour se venger...



Là, des navigateurs disparaissent mystérieusement dans l'eau bourbeuse.



Quai Notre-Dame, chaque bar est un bouge, quand ce n'est pas un coupe-gorge.

J'acceptai, à condition qu'il me permit de me renseigner sur la valeur des confidences qui venaient de m'être faites. Je ne dirai pas le nom du personnage...

La danse macabre.

Smith et moi nous avons alors repris notre voyage. Je ne me souviens plus du gros numéro qui nous abrita.

lui baisa la main gentiment. Quand elle reprit sa place, à côté de moi, je lui dis que l'homme était beau. — C'est un « coucher » d'hier matin, dit-elle.

LES SECRITS DE LA CONTREBAND

III. — LE COLLIER DE L'IMPÉRATRICE

Al passé la Pentecôte 1927 au Touquet. Ce n'était pas pour mon plaisir. On y avait mystérieusement tué, quelques jours auparavant, à deux pas du casino, dans le petit cinéma boisé qui mène au golf, miss Wilson, une anglaise de qualité, et l'on recherchait son meurtrier.

Des inspecteurs de la Sûreté générale, dirigés par le commissaire Garanger, menaient l'enquête. Adroits, consciencieux et zélés, ils multipliaient leurs investigations, suivaient plusieurs pistes, et questionnaient toutes sortes de témoins. Et ce n'est pas par leur faute, assurément, si l'assassin ne fut jamais découvert et si l'affaire, en fin de compte, dut être classée.

Elle était passionnante et m'occupa beaucoup. Cela ne m'empêcha pas, d'ailleurs, de remarquer, parmi d'autres choses, l'air joyeux des policiers qui travaillaient dessus. Ils vivaient bien, ne se privaient guère, et plusieurs avaient fait venir, pour quelques jours, leur famille, afin qu'elle profitât du bon air de cette villégiature de luxe.

Or, le séjour au Touquet coûte cher. Et la prime de 10.000 francs offerte par M. Wilson, mari de la victime, pour faciliter les recherches, ne pouvait suffire à de si lourdes dépenses, non plus que les allocations du service. Les inspecteurs désolaient d'autres ressources importantes qu'ils saccageaient allégrement. Mais quel'un, ignorant ce que je savais, n'aurait pu comprendre comment la brigade du contrôle dépensait tant d'argent sans trouver le fond de sa bourse.

Moi, je savais. Quelques jours plus tôt, le mercredi 16 mai exactement, j'étais allé, je ne sais plus pourquoi, et pour cet assasin, peut-être, rue des Saussaies, à la Sûreté générale. Et j'étais entré chez M. Blondel, chef du service actif, un moment où, devant M. Delange, contrôleur général, il comptait un million de francs, un beau million en papier neuf, classé par liasses de cent billets.

Un million ! C'était une prime. La plus belle prime reçue jusqu'alors par une brigade de police. Elle était arrivée l'avant-veille, 14 mai, sous la forme d'un chèque signé par un M. Tyler, représentant à Paris des assureurs de Holborn Viaduck, à Londres, et elle était destinée à récompenser les commissaires Garanger, Vagazé, Boni et Charpentier.

Bien entendu, suivant la tradition, cette prime

magnifique fut, au cours d'une cérémonie intime qui ne manqua pas de gaieté, comme on peut le croire, distribuée par parts égales entre les agents commissaires et inspecteurs du Contrôle des Recherches. Et tous, ravis de l'événement, mais bons camarades, décidèrent d'un commun accord de prélever chacun un pourcentage fixé d'avance sur son magot, afin de grossir celui de Charpentier, principal artisan du succès qui les enrichissait tous.

On lui remit ça au cours d'un apéritif d'honneur dont on se souvendra longtemps à la Sûreté.

Au même instant, à Londres, les détectives de



Miss Wilson.

Scotland Yard se partageaient aussi, pour la même affaire, une somme de 250.000 francs, qui formaient leur part du gâteau payé par les assureurs de Holborn Viaduck.

Et voilà pourquoi, au Touquet-Paris-Plage, en cette Pentecôte ensoleillée, tous mes Sherlock Holmes voyaient la vie en rose...

Ce qu'avait fait Charpentier ? Il avait retrouvé le voleur d'une petite boîte en bois, enveloppée de papier gris, close par trois cachets de cire, et expédiée le 23 février, à 13 h du bureau postal de la rue Saint-Roch, par la maison Cartier, de Paris, à sa succursale de Londres.

Cette petite boîte, assurée pour 50.000 livres sterling, soit 625.000 francs, n'était pas arrivée à destination. Elle contenait un collier de cinquante-neuf perles crème rosé, pesant 660 grains 28, et de trois brillants ornant le fermoir, et devait atteindre Londres par Dieppe et Newhaven. Charpentier et Boni la recherchèrent au point de départ, tandis que leurs collègues anglais la recherchaient au point d'arrivée.

Les premiers établirent assez vite que l'étiquette de recommandation avait été décollée par une main criminelle, et remplacée sur un paquet de journaux français adressé à un officier britannique. C'est ce naïf artificier qui leur permit de penser que le joyau avait été subtilisé, dans le bureau même, par un employé des P. T. T. Et le 17 avril, ils arrêtaient, en effet, le postier Louis Séberac, chargé de l'expédition des objets recommandés.

L'homme avoua son vol. Il déclara avoir expédié son larcin, dans la doubière d'un vieux paradis, à sa mère habitant Toulonaise et, celle-ci, qui avait l'habitude de recevoir de semblables envois de son fils, remit sans difficultés le vêtement et son précieux contenu aux inspecteurs qui se présentèrent chez elle.

La prime offerte par la Compagnie d'assurances londonienne était gagnée.

Quant à l'indélicat fonctionnaire, il fut, par la suite, condamné, et chassé de l'Administration, bien entendu.

Cette histoire-là me trottait, au Touquet, dans la cervelle. Je m'en entretenais un soir avec le commissaire Garanger, tandis qu'au Casino de la Forêt, maharajahs et maharanées, hauts fonction-

naires britanniques, ducs et princes, dinaient, aux sons du jazz, dans la grande salle à manger d'argent.

— Connaissez-vous, lui dis-je, l'origine de ce splendide collier ?

— Ma foi non, répondit-il bonnement, et je n'ai pas à la connaître. On nous a signalé la disparition d'un bijou. Nous l'avons retrouvé. Nous avons remis le voleur à la justice. Notre rôle est fini.

— Excusez ma curiosité, fis-je, mais un collier de six millions n'est tout de même pas un bijou ordinaire. Et un collier de six perles roses, surtout, du même grain, est une chose rare, très rare, extrêmement rare, tous les bijoux vous le diront. On n'en connaît, jusqu'à présent, qu'un exemplaire. C'est une pièce unique. Mieux encore : c'est un collier historique. J'ai eu, l'année dernière, m'en occuper. On savait déjà, alors, qu'il devait entrer en fraude en France pour être expédié en Angleterre !

— Non ?

— Si ! Allons faire un tour on remplissons nos verres, à votre choix. Je vais vous raconter comment j'ai appris cette curieuse histoire.

Il préféra la promenade. Et, pour être plus tranquilles, nous allâmes au bord de la mer qui est bien, au Touquet, l'endroit le moins fréquenté.

Garanger m'avait écouté avec toute l'attention qu'il apporte à chacun de ses actes. Puis, tout en passant du pied des galets sur la grève, il réfléchissait un peu. Enfin, il émit l'observation que j'attendais :

— C'est très curieux, dit-il. Des perles roses, valent 6 millions dans les deux cas. C'est troublant. Mais...

— Il n'y a pas le même compte, n'est-ce pas ?

— Précisément. D'un côté, dans le nôtre, si je puis dire, 57 perles. Dans l'autre, 66.

— Le contraire serait plus surprenant.

— Évidemment !

Et voilà comment un cadeau du Petit Tondeu à la fille d'Autriche aida, tout permet de le croire, aux recherches d'une brigade de police, dans une affaire, où certains ont cru voir se profiler la grande ombre de l'Intelligence Service : l'assassinat de Miss Wilson !

(à suivre) Emmanuel BOURCIER.

A l'occasion du Salon PARIS-MOTOS

79, Avenue des Ternes, PARIS
liquide à moitié prix son stock de 150 MOTOS d'occasion de toutes marques.
Toutes ces machines, entièrement revisées, sont garanties sur facture et vous feront l'usage d'une neuve.

Profitez de l'Occasion !

CADEAU SENSATIONNEL

20 Succès du catalogue Edison Bell
les disques à aiguille les meilleurs du monde OFFERTS GRATUITEMENT à tout acheteur de notre PHONO



TRES RICHES MALLETTES 32x28x13 garnies des meilleurs hauts parleurs, garantie technique, pesées en 12
Verrements de 25 Frs
192 au comptant au prix exceptionnel de 250 francs
Cette souscription est réservée au 20 premiers lecteurs du DETECTIVE
qui recevront leur disque sur envoi postal leur adresse au COMPTOIR DES FABRICANTS FABRICANTS 212, Rue Saint-Jacques, PARIS-V pour recevoir catalogue des disques EDISON BELL afin de leur leur choix avant de passer commande. (Les commandes doivent être payées.)

CONCOURS CINEOR

Trouvez avec les lettres ci-dessous le nom d'une grande marque d'automobile
TOUT LECTEUR QUI ENVOIE AVEC CE BON UNE RÉPONSE EXACTE À ARTIST'S SERVICE, 22, Place Charles-Fillion, Paris-17° recevra une œuvre d'Art de 50 francs. — Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse.
RIEN À PAYER POUR PARTICIPER À CE CONCOURS

Le détective E. GODDEFROY

est le seul détective en Belgique, ex-officier judiciaire près les parquets de Bruxelles et d'Anvers, diplômé de la préfecture de police de Paris, Chevalier de l'ordre de la Couronne, de l'ordre d'Orange-Nassau et de l'ordre de l'Empire britannique. Officier invalide de guerre. Ancien commissaire de police adjoint de la ville d'Ostende. Ancien expert en police technique, près les cours des tribunaux des Flandres.

Bureau : Bruxelles, 8, rue Michel-Zwaab. Tél. 603,78

Tout le monde aujourd'hui peut apprendre en peu de temps le dessin.

Vingt carrières fructueuses s'ouvrent à qui sait dessiner
VOUS ne pouvez plus ignorer l'existence de la méthode simple, pratique, vraiment moderne, créée par l'École A. B. C. Elle met véritablement le dessin à la portée de tous. En effet, quels que soient votre âge, vos occupations, votre lieu de résidence, vous pouvez, dès maintenant, grâce à cette méthode, apprendre très rapidement à dessiner sans avoir à subir de longues et fastidieuses études. Vous recevrez par correspondance les leçons des éminents professeurs de l'École A. B. C. et vous pourrez même ainsi vous spécialiser dans le genre de dessin qui a vos préférences : croquis, paysage, caricature, dessin de Publicité, de Mode, Illustration, décoration, etc., etc.

Un album luxueusement édité contenant tous les renseignements désirables sur le programme et le fonctionnement de l'école, ainsi que toutes les conditions d'inscription, est envoyé gratuitement et franco à toute personne qui en fait la demande à l'ÉCOLE A. B. C. de dessin (Studio B 61), 42, rue Lincoln (Champs-Élysées) PARIS.

Bulletin d'Abonnement

	1 an	6 mois
France et Colonies	55. »	28. »
Étranger tarif A	72. »	37. »
Étranger tarif B	82. »	43. »

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de : (1 an, 6 mois).

Nom : _____
Prénoms : _____
Adresse : _____
Ci-joint mandat ou chèque, montant de l'abonnement : _____

Remplissez ou recopiez ce bulletin et envoyez-le à la Direction du journal DETECTIVE 35, rue Madame, PARIS (6^e) Tél. LITRE 32-11 Compte Chèques Postaux N° 1298-57 Votre abonnement partira de la semaine qui suivra sa réception. Tout changement d'adresse doit être accompagné d'un franc en timbres-poste.

CECI INTÉRESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent. L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes les études choisies, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

- Broch. 1.913 : Classes primaires compl., lycéens, littéraires, lettres, sciences, droit.
- Broch. 1.914 : Classes primaires compl., certif. d'études, brevets, C.A.P., professorats, inspection primaire.
- Broch. 1.915 : Classes secondaires compl., lycéens, littéraires, lettres, sciences, droit.
- Broch. 1.925 : Toutes les grandes écoles.
- Broch. 1.933 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les divers secteurs : électricité, radiotélégraphie, aéronautique, automobile, aviation, métallurgie, forges, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie, agriculture, agriculture coloniale.
- Broch. 1.937 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, élève-derby, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'industrie hôtelière.
- Broch. 1.940 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto.
- Broch. 1.950 : Orthographe, rédaction, vérification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.
- Broch. 1.956 : Mariage marchand.
- Broch. 1.964 : Solfège, piano, violon, flûte, saxophone, accordéon, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professeurs.
- Broch. 1.972 : Arts du dessin (architecture, dessin d'illustration, composition décorative, lignes de mode, peinture, pastel, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professeurs).
- Broch. 1.978 : Métiers de la coupe, de la couture et de la mode (petite main, seconde main, première main, couturière, vendeuse-retoucheuse, représentante, modiste, coupeur, coupeuse, modiste ; professeurs libres et officiels).
- Broch. 1.988 : Journalisme (Rédaction, Fabrication, Administration) ; Secrétariats.
- Broch. 1.995 : Carrières du Tourisme. Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris 16^e, votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

LA CÉLÈBRE MME DANIEL VOYANTE
Cartomancie, Astrologie, T. I. J. Par corr. 15 fr. 50 mandat
13 Rue Saussier-Leroy, PARIS (17^e) rez-de-chaussée

Mme SEVILLE VOYANTE
RENSEIGNEUR EN TOUT
104, rue Saint-Lazare, PARIS (9^e). — Cartomancie, graphologie, médium. Tous les jours, de 10 à 19 heures. — Par correspondance, 15 fr.

Détourage universel
sans piqure, sans acide, système 1928. Débarbon 10 jours. Méthode, produits pour opérer soi-même. Remseign. T.p.r. Prof. DIOU, 29 bis, Av. de Boisigny, Noisy-le-Sec (Seine).

PHILIPS

LAMPES SÉRIE MERVEILLEUSE
HAUTS-PARLEURS
TRANSFORMATEUR BF. n° 4003
PICK-UP N° 4005
APPAREIL DE TENSION ANODIQUE N° 3009
CHARGEUR PERMANENT 1017

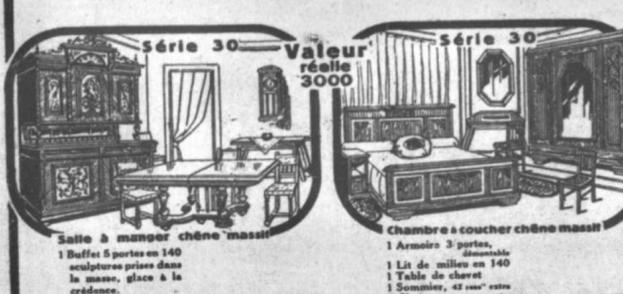
MODERNISEZ votre POSTE

EN LE FAISANT FONCTIONNER SUR LE COURANT ALTERNATIF

250 salles à manger chêne massif

chambres à coucher massif

sacrifiées à litre de RÉCLAME



2295fr 2295fr



Vous nos Meubles sont rigoureusement garantis sur facture

CATALOGUE COMPLET (plus de 1.000 photos) adressé gratuitement sur demande accompagnée du bon à découper (photographies des mobiliers-réclame jointes au catalogue)

Facilités de paiement accordées sur demande

MAGASIN GÉNÉRAL D'AMEUBLEMENTS 63 Boul' Magenta-Paris 63

BON à découper
à adresser au magasin LEVITAN, 63, Boulevard Magenta pour recevoir gratuitement le catalogue n° 33

Nos magasins seront ouverts toute la journée le 1^{er} novembre jour de la Toussaint, le samedi 2 novembre, ainsi que le lundi 11 novembre.

SALON DE LA T. S. F. - GRAND PALAIS

Stand 20 Balcon E

100 Francs

MINIMUM DE PRIX

Pesez bien nos qualités.

MAXIMUM DE QUALITÉS

Aux connaisseurs, nous disons : Venez vérifier les qualités de nos fabrications. Et au public, nous offrons les garanties formelles suivantes :

- 1^o Tout poste ne donnant pas satisfaction est repris et remboursé, sans discussion, après huit jours d'essai.
- 2^o Nos postes sont garantis un an contre tout vice de construction.

Modèle spécial à 5 lampes
Modèle puissant à 6 lampes
Modèle puissant à 7 lampes

Auditions tous les jours, de 9 h. à 18 h. 30 ; les lundis, mercredis et vendredis, de 21 h. à 23 h.

Super-Baby-5 lampes RADIO-L.I.

5, Rue du Cirque, PARIS Tél. - Élysées 14-30 ou 31

pour changer vos papiers peints : LA GRANDE MAISON DU PAPIER PEINT

18 RUE DU VEUX-COLOMBIER
Téléph. Litre 52-42-43-51

dernières nouveautés modèles exclusifs bon marché absolu simple demande: Album 2 francs

SOMMER, DÉTECTIVE

Enquêtes avant mariage. Pistures. Recherches 40 fr. Toutes missions. Paiement après. Ouvert de 10 h. à 20 heures. Téléphone : Litre 21-67

5, RUE ÉTIENNE-MARCEL

RIEN QUE LA VÉRITÉ

INTERNATIONAL DETECTIVE COMPANY

34 Rue La Bruyère PARIS

MAIGRIE

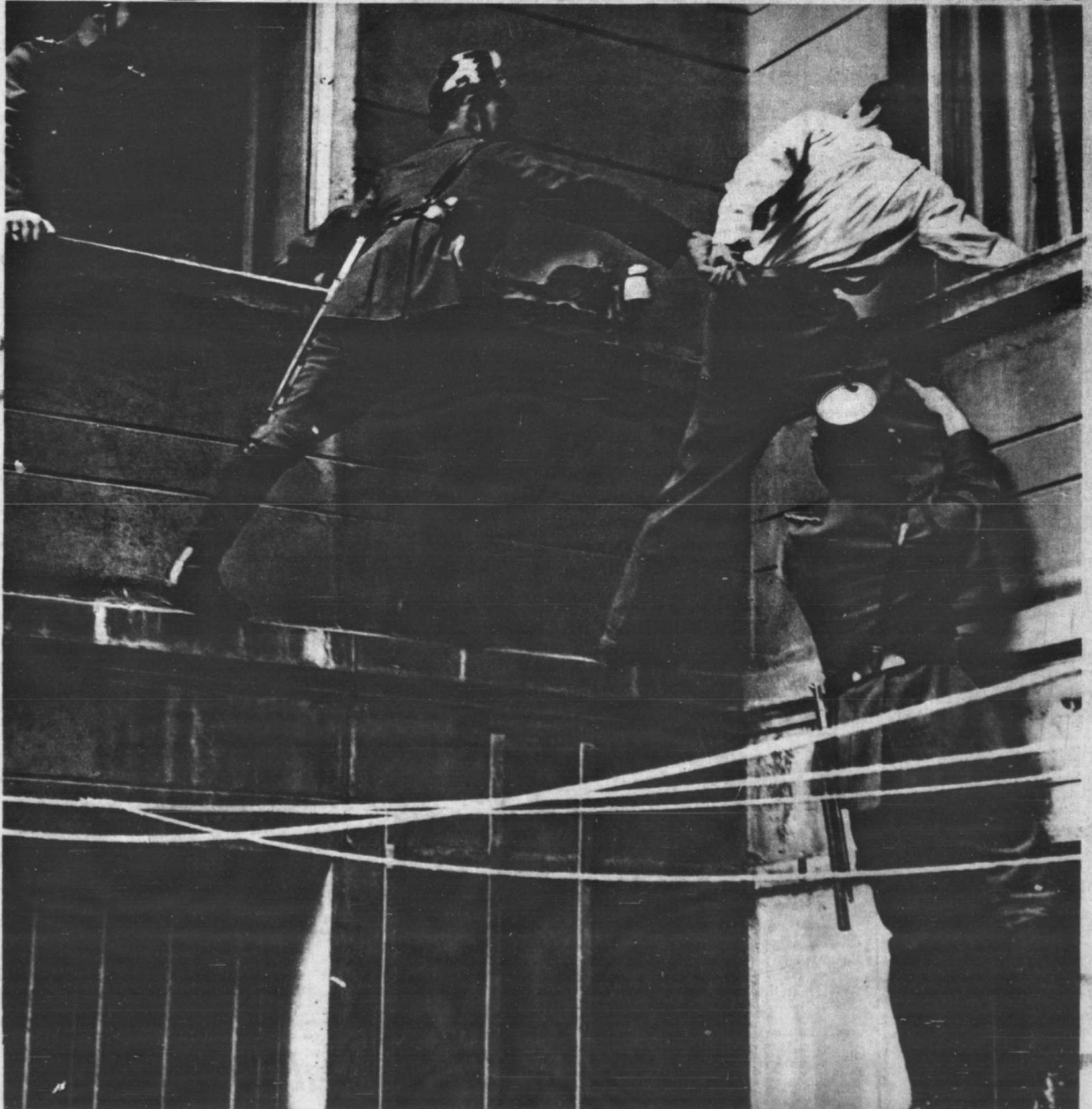
exercice pour être mince et distinguée, ou à volonté de l'entraîner. Sans rien avaler et facile à suivre. BARRÉMI LES CRANS LE SEUL SANS DANGER ABSOLUMENT GARDI PREMIER EFFICACE ET DURABLE. Écrire à notre agent M. STELLA GOLDEN, 57, Bd de la Chapelle, Paris-18^e qui vous fera connaître gratuitement le moyen.

L'écriture, c'est l'homme ! Elle révèle le caractère, le passé, le destin. Étude confidentielle des documents, part. 10 fr. compl. 15 fr. Initial. direction P.A. Pain, Leclercques (Seine).

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Halloh! Halloh!... K.1...



Des agents berlinois s'emparent d'un cambrioleur qui voulait s'enfuir par les toits... L'appel téléphonique de secours a fonctionné.
 (Lire page 3, l'article de notre correspondant particulier.)